Document généré le 23 avr. 2024 13:58

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Aux portes du Temple

Réjean Bonenfant

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13665ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bonenfant, R. (1998). Aux portes du Temple. *Moebius*, (78), 59–61.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Réjean Bonenfant

Aux portes du Temple

Avouons-le tout de suite, la mort manque d'intérêt. Elle est là, si improbable dans ce qui la précède, si impossible dans ce qui la nie, ces petites choses comme l'amour et la création par exemple, qu'elle magnifie le moindre brin d'herbe, les éclats du rire, l'ultime souffle dans la poitrine des petits orphelins algériens.

Je connais un arbre de mon âge, disons cinquante-deux ans, qui semble me narguer à chaque printemps. De tout temps, il m'a offert son ombre, son eau. Il est en forme plus que jamais, plus que moi. Mais il n'y a pas souvent d'oiseau dans mon arbre.

C'est la norme, au royaume des arbres, d'avoir les membres tordus, de courber l'échine pour la stricte beauté du paysage. Le feuillage de mon arbre, avec ses entrelacs d'éternité, est aussi beau que le visage buriné de Jeanne Moreau et celui parcheminé de Katharine Hepburn qui sont devenus des continents d'amour, de véritables cartes géographiques de la vie elle-même.

Moi, j'ai l'incurable prétention d'être encore un enfant. Qu'on ne me réveille pas; je suis occupé à jouer. Je n'ai pas encore été présenté au Temple. Je n'ai besoin que de l'air du temps. Je n'ai pas besoin du temps. Je n'ai pas le temps. Je n'ai rien, je vis. Je suis.

Il le sait toujours, l'enfant, que la vieillesse n'est pas l'éloignement de sa propre naissance, mais plutôt la proximité d'une certaine mort.

Je songe ici à un personnage d'Elsa Triolet, la baronne Mélanie, qui a l'insigne privilège de vivre sa vie à rebours dans un livre intitulé *Qui est cet étranger qui n'est pas d'ici?* La complice d'Aragon, prétendant clouer le bec à Camus, lui donne raison malgré elle: ce qu'il y a d'absurde, c'est la mort au fil d'arrivée. Dans le roman, la baronne meurt et,

aussitôt après, elle recommence à vivre, elle est mourante; puis, elle prend du mieux. Ses forces lui reviennent. Elle rajeunit de jour en jour. Si un jour elle se voit contrainte, une jambe dans le plâtre durant quarante jours par exemple, elle sait qu'il lui arrivera un accident. Dès que l'accident survient, plus rien ne subsiste de son handicap. Elle peut courir, gambader sous les arbres et dans sa jeunesse retrouvée.

Le poète aimera la finale d'Elsa quand elle affirmera: «Il ne serait pas plus miraculeux de retourner dans le sein de sa mère que ce ne le fut d'en sortir.» Le philosophe sourira quand Triolet avouera candidement qu'elle a triché en n'écrivant pas son livre à l'envers, à rebours, sruober à. Et moi, grand enfant, petit poète, humble philosophe et quelque peu humain mortel, j'estimerai que la successivité n'aura de sens que dans une certaine finalité, un projet, une vision d'immortalité. Pourquoi pas d'éternité? L'acceptation de l'inéluctable, le consentement et l'abandon deviendront douces choses à mon cœur d'enfant. Je comprendrai alors que je n'ai rien écrit, que je n'ai rien créé, ni livre ni enfant, qu'un grand Horloger, toujours enfant lui-même, a écrit mes livres comme il a fait l'amour à mon amante.

C'est long à user, un corps. Ça se fait lentement, sans nous. Le spectacle de la vie nous réclame et embellit nos matins. L'amour nous accompagne et je le reconnais, lové dans une larme dans l'œil de mon père au moment où celui-ci s'apprête à quitter Alice et ses merveilles. Et je contemple aussi l'immortalité de l'amour dans le désarroi de cette dernière qui se sent désormais «comme une pauvre exilée.»

Quand on berce son enfant, il peut arriver qu'on soit vieux, vieux de responsabilités et d'engagements. La vraie jeunesse, c'est peut-être de bercer l'enfant de son enfant, d'écrire le livre de son livre. C'est dépenser ce qui reste du corps pour libérer et faire chanter l'oiseau de feu qui fuse des volcans pour aller se poser sur la branche torturée de l'arbre de mon enfance. Il est content, l'arbre. Le phénix aussi.

Petit, j'ai appris que nul ne franchira les portes du Temple s'il ne redevient un enfant. Le plus sûr moyen de retrouver l'enfance, c'est de ne jamais la quitter. Je dis cela, en passant, pour m'absoudre de mes naïvetés et témoigner

de cet étonnement ancien ressenti à la naissance de mon premier fils. Une petite voix me disait alors : «Tu n'es plus un enfant, tu en as un.» Une fille est aussi venue infirmer cette fausse certitude.

La plus grande leçon de relativité m'a été donnée par mon deuxième fils qui ne fut terrien que l'espace d'une saison. J'avais d'abord cru, dans l'état de choc, que ce dernier, mon petit dernier, était retourné au néant. Depuis, j'ai compris qu'il m'avait précédé ailleurs, dérangeant l'ordre logique du monde, de ce monde, mais obéissant vraisemblablement à une autre logique d'un autre monde.

Parfois, on ne meurt pas tout à fait. On continue à vivre. Les usines de testostérone s'éteignent enfin, le frimas fait de l'alpinisme sous notre béret, les vedettes de cinéma et les députés ont l'âge de nos enfants. Le réseau de nos références, de plus en plus étendu, est compris par de moins en moins de personnes de notre entourage. Le nombre de nos voisins diminue continuellement, ce qui faisait dire à mon père nouvellement septantenaire que, désormais, il connaissait plus de morts que de vivants.

J'aime croire que ce que nous perdons de vigueur nous est rendu en rigueur. Le cerveau ne ramollit pas, c'est la plume qui devient turgescente. C'est connu qu'il n'y a que les vieilles montagnes pour celer des volcans.

Sur la route du dépouillement, j'apprends à accueillir les signes d'usure du corps, la rouille dans les artères, les poils dans les oreilles, la corne aux orteils, les taches sur la peau ensoleillée. Il faut bien que les phanères nous contraignent et nous étranglent, que l'animalité reprenne ses droits, pour mieux libérer l'ange étrange que nous devenons. Et cela est bon.

Maintenant, je suis à Colone, assis contre mon arbre. Je profite de son ombre enveloppante. Les portes du Temple sont entrouvertes. À quelques pas de moi, un vieil aveugle dit à sa fille : «Est-ce maintenant que je ne suis plus rien que je suis enfin devenu un homme?» Je ferme les yeux, pour mieux lui ressembler. Au-dessus de moi, de la plus haute branche de mon arbre, mon oiseau, les ailes en portevoix, chante en écho la dernière plainte d'Œdipe, son premier psaume: «Est-ce maintenant que je suis mort que je suis enfin vivant?»